

n'avais la ferme foi qu'il y a un Dieu tout sage et tout puissant, pour diriger tous les événements de ce monde et récompenser tout ce que nous y avons à souffrir, je ne saurais, en vérité, que penser de ma situation."

Sans qu'on s'en doutât, l'effort continuel dévorait ses forces.

Quand ses fanatiques parents s'en aperçurent, leur amer ressentiment se fondit. Ils entourèrent la jeune fille des plus tendres soins. Ils firent venir Harriet, sa sœur chérie, qu'on avait éloignée, la soupçonnant d'incliner vers le catholicisme.

C'était trop tard. Le mal était sans remède. Cécilia ne devait plus que languir.

Sa famille repentante ne savait plus rien lui refuser; et elle n'eut qu'à exprimer son désir de se réunir à Elisabeth, pour qu'on s'empressât de la conduire à Emmettsburg.

La joie sembla lui rendre des forces; on se reprit à espérer. Harriet l'avait accompagnée à Emmettsburg: et pour les trois sœurs, cette réunion était une jouissance aussi vive qu'inespérée. Cécilia pressait souvent la mère Seton de la recevoir au noviciat: "Je ne suis point venue chercher une vie d'aise et de plaisir, disait-elle, mais une vie de pénitence et d'humiliation."

Pour Harriet, le monde avait bien des attrait et des promesses. Sa merveilleuse beauté était l'une des gloires de New-York; elle y tenait le sceptre de l'élégance, et son fiancé, charmant, ardemment aimé, ne cessait de l'y rappeler.

Cependant elle prolongeait son séjour à Emmettsburg, et dans son cœur un grand combat se livrait. Sans examen, sans recherche, cette jeune fille était arrivée à la vérité: la foi lui avait été donnée. Mais l'amour extrême qu'elle portait à son fiancé la retenait dans le protestantisme. Elle ne pouvait se résoudre à sacrifier cet amour qui lui était plus que la vie.